
État de la recherche canadienne sur la littérature française du 18^e siècle

Benoît Melançon

Abstract

uncharted areas, the circuits for sharing knowledge, research finance and research groups. Then he reflects on the intellectual situation in Canada compared to Europe and the U.S.A., for it is perhaps here that the specificity of its 18th-century activity can be seen most clearly. In both cases, the aim is to ask questions about the nature of Canadian 18th-century research and its critical identity.

Citer ce document / Cite this document :

Melançon Benoît. État de la recherche canadienne sur la littérature française du 18^e siècle. In: Dix-huitième Siècle, n°30, 1998. La recherche aujourd'hui. pp. 233-243;

doi : <https://doi.org/10.3406/dhs.1998.2235>

https://www.persee.fr/doc/dhs_0070-6760_1998_num_30_1_2235

Fichier pdf généré le 16/05/2018

ÉTAT DE LA RECHERCHE CANADIENNE

SUR LA LITTÉRATURE FRANÇAISE DU 18^e SIÈCLE

En 1980, l'Association canadienne-française pour l'avancement des sciences dressait un bilan de « Dix ans de recherche québécoise sur la littérature française (1970-1979) » ; Pierre Berthiaume y signait le texte sur le 18^e siècle¹. Quelles ont été les grandes tendances depuis cette date dans les études sur la littérature française du siècle des Lumières ? Quelle est la situation aujourd'hui (on insistera surtout là-dessus) ? Que réserve l'avenir ? Une énumération des domaines favorisés par les chercheurs canadiens et par ceux ayant mené une partie de leur carrière au Canada avant de quitter le pays, des nouveaux champs qui s'offrent à eux, des terres en friche, des circuits de diffusion des savoirs, des modes de financement de la recherche et des équipes de travail ne permet que d'apporter une réponse partielle à ces interrogations ; afin d'y répondre, il importe de réfléchir à la situation intellectuelle du Canada par rapport à l'Europe et aux États-Unis, car c'est peut-être là que se font jour le plus clairement les particularités de sa réalité dix-huitiémiste.

Il ne saurait être question de présenter l'ensemble des domaines dans lesquels œuvrent des chercheurs canadiens ; on soulignera néanmoins l'existence de quelques lignes de force. Outre l'écriture des femmes, sur laquelle on aura l'occasion de revenir, l'épistolarité (familiale ou fictionnelle) constitue l'une de ces lignes de force : le roman épistolaire (Peter Hynes, Réal Ouellet, Christine Roulston), les nouvelles à la main (Larry Bongie, Émile Lizé †) et la lettre familiale (Arnold Ages, Judith Curtis, Marie Laure Girou Swiderski, Benoît Melançon, Monique Moser-Verrey) ont été l'objet de nombreuses publications, ainsi que de colloques (voir les Actes de celui de Toronto, *La Lettre au*

1. Pierre Berthiaume, « Le 18^e siècle », dans Guy Laflèche (éd.), *Dix Ans de recherche québécoise sur la littérature française (1970-1979)* (Montréal, 1980), p. 75-81. Malgré le titre de l'ouvrage, cet article traite autant du Québec que du reste du Canada.

18^e siècle et ses avatars, 1996). Géographie et histoire obligeant, la représentation des Amérindiens, la poétique du récit de voyage, la presse coloniale et les constructions utopiques ont donné lieu à des travaux de Pierre Berthiaume, de Roland Bonnel, de John Hare, d'Andreas Motsch, de Réal Ouellet, d'Alain Nabarra, de Jacques Ruelland et de Jean-Paul de Lagrave. La littérature « philosophique » (on dira aussi « libertine », « érotique » ou « pornographique »), fort d'actualité un peu partout dans le monde, l'est également au Canada, comme l'attestent les recherches de Marc André Bernier, de Larry Bongie, de Jean Coutin, d'Anne Richardot, d'Armelle Saint-Martin, de Marie-France Silver. Sur le plan des approches comparatistes, on consultera, pour les relations avec la Grande-Bretagne, Rex Barrell, Isobel Grundy, Deborah Kennedy (sur Helen Maria Williams et ses *Letters from France*), Robert Merrett ou Ralph Nablow (sur Addison en France) et, pour celles avec l'Allemagne, Dietlinde Bailet ou Alison Scott-Prelorentzos. Les auteurs canoniques sont largement étudiés : Diderot (Thierry Belleguic, Michael Cartwright, Rosena Davison, Benoît Melançon, Jane Rush), Marivaux (Raymond Joly, Jean Terrasse) et Montesquieu (Gérard Bergeron, Don Desserud, Santé Viselli) moins que Rousseau (Claude Dauphin, Renato Galliani, Philippe Knee, Guy Lafrance, James MacAdam, † Louise Marcil-Lacoste, Christie McDonald, Vinh-De Nguyen, Aubrey Rosenberg, Jean Terrasse) et Voltaire (Eric Annandale, Magdy Gabriel Badir, Georges Bérubé, Helen Heller, Hope Leith, José-Michel Moureaux, Ralph Nablow, Jean Orsoni, Robert Walters, David Williams, Dena Yanover). D'autres créateurs ont leur spécialiste : d'Alembert (Dennis Essar), le marquis d'Argenson (Neal Johnson), le chevalier de Boufflers (Alex Sokalski), Robert Challe (Marie Laure Girou Swiderski), Jacques-François Deluc (Douglas Creighton), Hamilton (Claude Filteau), Lesage (Glenn Campbell), Marat (Michaël La Chance), Marmontel (Michael Cardy), M^{lle} de Lubert (Maryse Duggan), Vauvenargues (Paul Meagher). Il en est de même des genres et formes réputés mineurs : la littérature morale (Henri Mydlarski), le dialogue (Christie McDonald), l'almanach (Neal Johnson). Les études théâtrales sont défendues par André Bourassa, David Jory, Yves Jubinville, Mary Ellen Ross, Roseann Runte, David Trott. On doit plusieurs découvertes en archives à des érudits d'ici : Larry Bongie, Blake Hanna, † Émile Lizé. Les bibliographes connaissent la *Bibliographie chronologique* de Pierre Conlon, la *Bibliography of the Writings of Jean-Jacques Rousseau to 1800* de Jo-Ann McEachern et les mises au point de David Smith sur M^{me} de Graffigny et Helvétius.

Les projets d'édition, le plus souvent critique, ont occupé et occupent encore un grand nombre de chercheurs. Des projets sont collectifs : *Histoire et Recueil des lazzi* (Judith Curtis et David Trott), *Comités d'instruction publique sous la Révolution. Principaux rapports et projets de décrets* (Josiane Boulad-Ayoub, Michel Grenon et Serge Leroux), la correspondance de M^{me} de Graffigny (dir. par Alan Dainard et autres), celle d'Helvétius (dir. par David Smith)². Il y en a d'individuels : Antoine Court (Otto Selles), Desfontaines (Réal Ouellet), Delisle de la Dreve-tière (David Trott), M^{me} d'Épinay (Rosena Davison), Sophie de Grouchy (Jean-Paul de Lagrave), Joseph de Maistre (Richard Lebrun), Marmontel (Rémi Ferland), Pierre Potier (Peter Halford, Robert Toupin), M^{me} Riccoboni (Olga Cragg), Rousseau (Gérald Allard), Sénac de Meilhan (César Rouben), Tyssot de Patot (Aubrey Rosenberg) et Voltaire (Charles Fleischauer, José-Michel Moureaux, David Williams). La collection « Bibliothèque du Nouveau Monde » des Presses de l'Université de Montréal accueille, ou accueillera, des éditions de ce que l'on appelle traditionnellement les écrits du Régime français (1534-1760) : Bougainville (Benoît Melançon), Charlevoix (Pierre Berthiaume), Lafitau (Robert Melançon et Georges Tissot), Lahontan (Réal Ouellet et Alain Beaulieu).

Les domaines nouveaux ne sont pas moins nombreux que les traditionnels. Tout en reconnaissant que les choix qui suivent comportent une part d'arbitraire et d'aléatoire, on attirera l'attention des lecteurs sur certains projets en cours. Bernard Andrès et son équipe de l'A.L.A.Q. (Archéologie du littéraire au Québec, Université du Québec à Montréal) se penchent sur la période la plus mal connue de l'histoire des lettres françaises en Amérique du Nord, les années comprises entre la conquête anglaise de 1759-1760 et 1839. Elizabeth Zawisza et Greg Lessard (Queen's University) analysent, notamment grâce à des moyens électro-

2. Équipe Graffigny : Peter Allan (Mount Allison), P. Arthur (Brown), Pierre Bouillaguet † (Toronto), Nicole Boursier (Toronto), Martha Cunningham (Toronto), Judith Curtis (Toronto), Alan Dainard (Toronto), Marie-Paule Ducretet-Powell (Toronto), Marion Filipiuk (Toronto), Vera Grayson (Toronto), William Hanley (McMaster), Neal Johnson (Guelph), Lawrence Kerslake (Toronto), Jo-Ann McEachern (Vancouver), Aubrey Rosenberg (Toronto), Dolorès Signori (Toronto), David Smith (Toronto), English Showalter (Rutgers), David Trott (Toronto), Edward A. Walker (Toronto), Diane Woody (Toronto).

Équipe Helvétius : Peter Allan (Mount Allison), Alan Dainard (Toronto), Marie-Thérèse Inguenau (Paris), Jean Orsoni (Trois-Rivières), David Smith (Toronto).

ques perfectionnés, l'appareil péritextuel des romans du 18^e siècle, ce qui suppose la mise sur pied d'une considérable banque de données textuelles et visuelles. William Hanley (McMaster University) prépare un répertoire biographique des censeurs royaux. La production des femmes intéresse beaucoup de critiques d'« Un océan à l'autre » (selon la devise nationale), qu'il s'agisse d'œuvres de M^{me} d'Épinay, de M^{me} Riccoboni, de M^{me} de Graffigny (Vera Grayson), de M^{me} de Charrière (Monique Moser-Verrey), de M^{me} Roland (Marie Laure Girou Swiderski), de M^{lle} de Lespinasse (Márta Dikman), de M^{me} Bégon (Catherine Rubinger), d'Olympe de Gouges (*Femmes et pouvoir. Réflexions autour d'Olympe de Gouges*, Moncton, 1995), des romans épistolaires féminins parus entre 1793 et 1837 (Éric Paquin), ou de leur rôle dans les salons (Susan Dalton).

Sur le plan de la « littératique »³, les principales activités sont menées par l'équipe canadienne de la SATOR (Société d'analyse de la topique romanesque avant 1800). Accueillie par l'Université de Toronto, subventionnée par le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada, active sur le réseau Internet (<http://www.chass.utoronto.ca/french/sator>), cette équipe, que dirige Nicole Boursier, est composée de Madeleine Jeay, de David Trott, de Max Vernet et d'assistants-étudiants. (Sans être rattachés directement à l'équipe de Toronto, des chercheurs canadiens collaborent à la SATOR : Magdy Gabriel Badir, Éric Méchoulan, Judith Spencer, Santé Viselli.) À l'Université du Québec à Montréal, Josiane Boulad-Ayoub et le regretté Michel Grenon ont utilisé des instruments informatiques afin de lire des textes de la Révolution. David Trott (University of Toronto) a élaboré une banque de milliers de données sur le théâtre parisien de 1700 à 1800. L'équipe Graffigny offre aux usagers d'internet un outil de recherche permettant d'avoir accès à son corpus (<http://www.chass.utoronto.ca/french/graffigny>). Dans le même ordre d'idées, on indiquera l'existence d'une bibliographie électronique du 18^e siècle distribuée mensuellement par le signataire de ces lignes (melancon@ere.umontreal.ca).

Dresser un état des lieux, c'est aussi réfléchir à des absences. Y a-t-il des domaines où la recherche canadienne investit moins d'énergie ? Quelques auteurs ont été délaissés durant les quinze dernières années : Louis Sébastien Mercier et Rétif de la Bre-

3. On doit ce mot-valise à Robert Melançon (Université de Montréal) : il désigne l'utilisation des moyens informatiques dans les études littéraires.

tonne, voire Prévost (hormis par Pierre Berthiaume) ou Sade (malgré de sporadiques articles et communications, et des thèses en cours). Un des champs en friche est la littérature de la Révolution. Là où sont actifs des historiens de l'art (Claudette Hould, James Leith), des historiens (Pierre Boulle, † Michel Grenon, Richard Lebrun, Martin Staum) et des philosophes (Josiane Boulad-Ayoub), on trouve peu de littéraires, à l'exception de Muriel Usandivaras-Mili (sur le théâtre), et Marie-France Silver et Elizabeth Zawisza (sur la fiction) ; « l'espèce d'ostracisme dont souffre la fin du 18^e siècle », diagnostiquée par Pierre Berthiaume en 1980 (p. 81), n'a pas été levée. Les rapports entre science et littérature (dans l'*Encyclopédie* comme ailleurs) sont peu abordés, mais des thèses en préparation (Catherine Guénette, Maya Prpic) sont appelées à modifier cette situation, après les contributions de Jean-Claude Guédon, de Janis Langins et de Walter Moser. Les historiens du livre (R. Darnton) et de la lecture (R. Chartier) n'ont guère d'émules, sauf Nancy Senior et David Smith. Au-delà de ces cas isolés, c'est, en fait, le statut de l'interdisciplinarité (de sa possibilité ou non) qui est directement en cause.

En plus de l'enseignement (rarement réservé au seul siècle des Lumières), la diffusion du savoir dix-huitiémiste se fait par des périodiques savants, des maisons d'édition et des colloques. *Eighteenth-Century Fiction*, dont le numéro initial date d'octobre 1988, et la revue intitulée *Man and Nature/L'Homme et la Nature*, de 1982 à 1993, avant de devenir *Lumen*, sont les deux principaux périodiques : le premier est publié trois fois par année par l'Université McMaster (la réputation de la bibliothèque de cette université ontarienne en matière de 18^e siècle traverse les frontières) ; le second, annuel, rassemble une sélection des travaux présentés aux congrès de la Société canadienne d'étude du 18^e siècle. Aucune maison d'édition canadienne ne se spécialise dans ce domaine, mais plusieurs sont actives : c'est le cas des presses universitaires (des universités du Québec, de Montréal, McGill (Montréal), d'Ottawa) comme de petites maisons, notamment les Éditions du Septentrion (Actes de colloques et études historiques) ou les Éditions du Pélican (auxquelles on doit les *Écrits sur le Canada* de Bougainville procurés par Roland Lamontagne en 1993). Au moins une maison d'édition étrangère a confié à un Canadien la direction d'une de ses collections sur le 18^e siècle : Roland Bonnel codirige avec Marc Goldstein, chez Peter Lang, la collection « Eighteenth Century French Intellectual History ». Outre les congrès annuels de la Société canadienne d'étude du

18^e siècle (le 23^e s'est tenu à Western Ontario University en octobre 1997 sur le thème « Le temps et ses représentations au 18^e siècle »), plusieurs colloques dix-huitiémistes ont eu lieu au Canada ces dernières années : « Le triomphe de Marivaux. A Colloquium Commemorating the Tricentenary of the Birth of Marivaux 1688-1988 » (Edmonton, 1988), « La lettre au 18^e siècle et ses avatars » (Toronto, 1993), « L'espace public de la sphère domestique dans le monde français du 18^e siècle » (London, 1996), « La sexualité, le mariage et la famille au 18^e siècle » (Vancouver, 1997), « Robert Challe en son temps » (Ottawa, 1998). Il arrive, de plus, que des colloques non exclusivement dix-huitiémistes accueillent des rencontres sur le 18^e siècle⁴ ou que des associations nord-américaines se réunissent au pays (la Northeast American Society for Eighteenth-Century Studies, à Ottawa en 1995, ou l'Association nord-américaine des études Jean-Jacques Rousseau, à Québec en 1997).

Diffusion du savoir et financement de la recherche vont de pair. À cet égard, la situation canadienne, malgré des coupures draconiennes au cours des dernières années, paraît enviable quand on la compare à ce qui se fait ailleurs dans le monde. Imaginons un étudiant que la littérature de l'Ancien Régime attire ; appelons-le X. Il mènera sa thèse sur Diderot grâce à une bourse quadriennale du Conseil de recherches en sciences humaines du Canada (C.R.S.H.), qui est de juridiction fédérale. La thèse soutenue, et espérant obtenir un poste d'enseignement, il se livrera, au Canada et en France, à des recherches postdoctorales sur Bougainville, grâce à une bourse biennale du Conseil. Il en profitera pour tirer un livre de sa thèse ; son éditeur sera subventionné (ce livre ne sera jamais un best-seller) par le Programme d'aide à l'édition savante de la Fédération canadienne des études humaines, laquelle reçoit ses fonds du Conseil. Jamais à court de chance, X verra son livre primé par l'Association des professeurs de français des universités et collèges canadiens, société savante appuyée par le Conseil, puis il recevra le prix Raymond-Klibansky de la Fédération canadienne des études humaines. Devenu professeur, il

4. Voir *Diderot et l'émergence de notre modernité*, Actes du colloque tenu dans le cadre du 52^e Congrès de l'Association canadienne-française pour l'avancement des sciences (A.C.F.A.S.), le 9 mai 1984 à l'Université Laval, Québec (Québec, 1984) et *Iconographie et Image de la Révolution française*, Actes du colloque tenu dans le cadre du 57^e Congrès de l'A.C.F.A.S. les 15 et 16 mai 1989 à l'Université du Québec à Montréal organisé par Claudette Hould et James Leith (Montréal, 1990).

pourra demander au Conseil de l'aider à entreprendre des recherches entouré d'une équipe d'assistants-étudiants, soit dans le cadre d'une demande individuelle de subsides, soit dans le cadre d'un programme collectif, soit (pourquoi pas ?) dans ces deux cadres. (S'il est arrivé assez tôt au portillon subventionnaire, il sera déchargé de cours pour se consacrer davantage à la recherche. Malheureusement pour lui, les restrictions budgétaires signeront, au début des années 90, l'arrêt de mort de ce programme.) Étant québécois, X pourra encore demander un financement à son gouvernement provincial, par l'entremise du Fonds pour la formation de chercheurs et l'aide à la recherche du gouvernement du Québec (F.C.A.R.), et l'obtenir. Que fera X du fruit de ses recherches ? Il écrira des articles sur l'ordinateur qu'il s'est acheté avec ses subventions et il les confiera à des revues savantes, comme *Études françaises* ou *Études littéraires*, dotées à la fois par Québec et par Ottawa, ou il rédigera un ouvrage qu'il soumettra de nouveau au Programme d'aide à l'édition savante ; il participera à des colloques financés par le Conseil grâce à ses subventions gouvernementales ou aux fonds de son université, ceux-ci étant souvent versés au prorata des sommes obtenues des organismes provinciaux ou fédéraux. Voulant rendre à la communauté intellectuelle une partie de ce qu'elle lui a prodigué, X finira par siéger à une des multiples commissions d'experts qui attribuent les bourses doctorales et postdoctorales, les subventions à la recherche et à la publication, les allocations de voyage et les prix. De même, il sera du comité de rédaction d'une revue scientifique, il rendra compte de manuscrits dans le cadre des concours du Programme d'aide à l'édition savante et il coéditera le *Bulletin* de la Société canadienne d'étude du 18^e siècle, que finance le C.R.S.H. Au fil des ans (et des promotions facilitées par ses activités subventionnées), X continuera à déposer des dossiers auprès du C.R.S.H. ou du F.C.A.R., mais il lui sera également offert de viser plus haut, en posant sa candidature à la prestigieuse bourse Killam : s'il l'obtient, il passera deux ans à ne faire que de la recherche, aux frais du Conseil. Toute sa carrière, notre personnage aura bénéficié de conditions de travail qu'on lui enviera et dont il aura le mauvais goût de se plaindre.

Les subventions de recherche peuvent être attribuées soit à des individus, soit à des équipes, dont l'objet est partiellement ou uniquement la littérature des Lumières. On a déjà évoqué les équipes éditoriales (Graffigny, Helvétius) et informatiques (SATOR). Le Module analytique des originaux nébuleux noéti-

ciens allodoxiques (MADONNA) unit des chercheurs parisiens (Jean Goulemot), liégeois (Jacques Dubois) et montréalais (Marc Anagnot, Michel Biron, Benoît Melançon, Pierre Popovic) autour des « Formes et procédures de l'illégitimité culturelle en France (1715-1914) ». Les auteurs de l'Ancien Régime intéressent les membres de l'équipe interuniversitaire MARGOT (Moyen Âge et Renaissance : groupe de recherche — ordinateurs et textes), qui se penchent sur l'écriture des femmes dans des livres et colloques (« Réflexion et réflexivité dans les textes de femmes sous l'Ancien Régime », Montréal, mai 1997). Le Forum d'histoire comparée des imaginaires collectifs, autour de Gérard Bouchard (Université du Québec à Chicoutimi), regroupe depuis 1996 des littéraires et des spécialistes des sciences humaines (démographie, histoire, sociologie, histoire de l'art, linguistique). Sur un modèle semblable à celui des structures légères que sont Eighteenth-Century Studies at the University of Saskatchewan et The University of Calgary Eighteenth-Century Studies Group, des professeurs de Western Ontario (London) viennent de joindre leurs efforts au sein du Center for the Eighteenth-Century French World ; après un colloque en septembre 1996, ils ont édité en 1997 un collectif chez Mestengo Press, *Altered Writings*, suivi de *Public Space of the Domestic Sphere*.

Au-delà de ces collectifs, qu'en est-il des réseaux intellectuels des dix-huitiémistes canadiens ? Sont-ils orientés vers les États-Unis, leurs proches voisins, ou vers l'Europe ? S'il n'est guère possible d'être catégorique en pareille matière, on peut néanmoins noter, en s'appuyant sur des discussions entre collègues, sur les programmes de colloques et sur les lieux privilégiés de publication, que c'est vers l'Europe que se tournent le plus volontiers les spécialistes canadiens du siècle des Lumières.

On trouvera dans l'existence d'une Société *canadienne* d'étude du 18^e siècle un signe de cette particularité : alors qu'il n'existe pas d'association nationale de dix-septiémistes ou de dix-neuviémistes (les chercheurs de ces disciplines étant réunis dans des organisations continentales), il y a une société canadienne de dix-huitiémistes et une société américaine, l'American Society for Eighteenth-Century Studies (A.S.E.C.S.). Fondée en 1971, la Société canadienne (S.C.E.D.H.S.) publie un *Bulletin* et une revue, *Lumen*, elle organise un congrès annuel, elle remet un prix à la meilleure communication lue à son congrès par un étudiant de 2^e ou de 3^e cycle, elle maintient un site web (<http://tor-nade.ere.umontreal.ca/~melancon/csecs.tdm.html>), elle a une

vocation pluridisciplinaire, nationale (même si le Québec y est relativement moins représenté que le reste du pays) et régionale (les congrès sont attribués en fonction de cette régionalisation), elle compte environ 200 membres (une quarantaine en littérature française) ; créée en 1969, la société américaine a une *Newsletter* et une revue, *Eighteenth-Century Studies*, elle organise un congrès annuel, elle remet une série de prix et de bourses, on peut la contacter sur Internet (<http://calliope.jhu.edu/associations/asecs/>), sa perspective est résolument pluridisciplinaire, elle chapeaute 22 sociétés régionales et compte 2 500 membres (pour une population neuf fois plus grande que celle du Canada). Comment expliquer ce parallélisme⁵ ?

La question de la langue y joue un rôle non négligeable. Tandis que *Lumen* contient des articles en français, ce n'est pas le cas d'*Eighteenth-Century Studies* ; le *Bulletin* de la S.C.E.D.H.S., société bilingue, est rédigé dans les deux langues officielles, pas celui de l'A.S.E.C.S. ; la majorité des communications des congrès de la S.C.E.D.H.S. sur la culture française du 18^e siècle sont en français, tandis que c'est l'inverse aux États-Unis. Ainsi, dans les six derniers congrès de la S.C.E.D.H.S. (1990, 1991, 1992, 1994, 1995, 1996), on a présenté 692 communications : des 218 communications portant partiellement ou complètement sur la France ou la Nouvelle-France, 124 ont été données en français. Pour la même période (1990, 1992, 1993, 1995, 1996, 1997), les chiffres américains sont fort différents : 2 122 communications, 414 sur la France ou la Nouvelle-France, 20 en français. On formulera donc l'hypothèse que les dix-huitiémistes canadiens ont l'impression, à tort ou à raison, que la langue française est mieux reçue dans leur association nationale, et *a fortiori* en Europe, que chez leurs voisins.

La formation des chercheurs doit être prise en considération lorsque l'on aborde les relations entre traditions nationales. En effet, il paraît clair que la majorité des dix-huitiémistes canadiens ont été formés soit en Europe soit au Canada par des professeurs formés outre-mer. Dans la mesure où l'enseignement supérieur

5. Ce parallélisme n'a aucune valeur absolue : on peut être membre des deux sociétés, en plus de cotiser à la Société française d'étude du 18^e siècle et de se rendre aux Congrès quadriennaux des Lumières (ce que font en grand nombre les dix-huitiémistes canadiens). La S.C.E.D.H.S. a son représentant auprès de l'A.S.E.C.S. (celle-ci a même tenu ses congrès à Hamilton en 1973, à Victoria en 1977 et à Toronto en 1985), de la même façon qu'elle a son délégué à la Société internationale d'étude du 18^e siècle.

produit peu de docteurs en littérature française du 18^e siècle (la situation au 2^e cycle est toutefois plus encourageante), on doit signaler cette prépondérance des formations européennes dans les cursus. Si la situation se transforme (parmi les récents professeurs recrutés en littérature française du 18^e siècle, au moins deux ont un Ph. D. américain : Servanne Woodward à Western Ontario et Anne Richardot à Montréal), il reste que les types d'encadrement, de thèses et de parcours de carrière varient beaucoup suivant les continents. L'attrait de l'Europe pour les chercheurs canadiens s'explique en partie par le fait que, toute formation étant affaire de reproduction au sens qu'accorde Pierre Bourdieu à ce terme (reproduction des méthodes, des modes de circulation des connaissances, des rites académiques, etc.), ces chercheurs travaillent dans un espace où les États-Unis occupent la même place secondaire que chez leurs maîtres.

C'est encore plus vrai sur le plan des options critiques. À la lecture des livres et articles des chercheurs canadiens, on est frappé par la place marginale occupée par la théorie. Rares sont ceux chez qui la réflexion théorique et méthodologique est première ; ce qui n'est pas une manière de dénigrer la pratique des autres, mais un constat à partir duquel proposer une hypothèse d'interprétation. Si des dix-huitiémistes sont indissociablement spécialistes d'une période et d'une approche critique — la psychanalyse (Raymond Joly), la déconstruction (Servanne Woodward), l'épistémocritique (Thierry Belleguic), la poétique des genres (P. Berthiaume, B. Melançon, R. Ouellet), la linguistique (M. Moser-Verrey) —, il reste que la plupart d'entre eux se reconnaissent davantage dans un découpage chronologique que théorique. On le sait, ce n'est pas la situation aux États-Unis, où le paysage intellectuel a complètement été bouleversé depuis trente ans : de *New Criticism* en *New Historicism* et de *Post-Structuralism* en *Post-Colonialism*, la critique n'y a cessé de s'auto-interroger. Or le Canada n'a pas été marqué de la même façon par cette évolution. À cet égard, l'exemple de deux tendances lourdes aux États-Unis aujourd'hui est révélateur. Le courant des *Cultural Studies*, d'une part, n'influence pas du tout la recherche au Canada dans le domaine de la littérature française du 18^e siècle (en littérature anglaise, la situation serait différente). Les *Gender Studies*, d'autre part, font partie du paysage idéal, mais elles sont subordonnées à une approche traditionnelle de leurs objets : ainsi, l'étude de la production des femmes, qui n'est qu'un des champs d'application des *Gender Studies*, est

populaire au Canada, sans cependant être inféodée à quelque méthode critique que ce soit, pas plus celle-là qu'une autre. Ce type de réflexion n'a guère d'équivalent en Europe ; est-ce cela qui nourrit la résistance ? À une époque où la vague de *political correctness* tient peut-être une plus grande place dans les esprits que dans la réalité de la vie scientifique, on ne s'étonnera pas de cette méfiance de certains devant ce qu'ils jugent être une mode et devant le développement d'un *star-system* universitaire, la star emblématisant la méthode du jour. Cette crainte n'offre pourtant qu'une explication incomplète du phénomène ici décrit, car la situation préexistait à la vague de correction politique qu'on vient d'évoquer. On doit se demander si la formation des dix-huitiémistes n'est pas une fois de plus, en cette matière, le facteur déterminant.

Préférant des domaines (la lettre, la littérature du Nouveau Monde, l'édition critique, la fouille en archives, la bibliographie, la « littératique ») à d'autres (la littérature révolutionnaire, les liens entre science et littérature, l'histoire du livre et de la lecture), mais située au confluent de réseaux contrastés (« États-Unis » et « Europe » sont des étiquettes commodes), la recherche canadienne sur la littérature française du 18^e siècle hésite entre la tradition philologique (le texte et son histoire) et un renouveau soit spéculatif soit étroitement sociopolitique (la revendication des droits de chacun). Elle n'est pas indifférente aux avancées contemporaines des études littéraires et elle refuse de camper sur ses positions. Est-ce assez pour lui donner une identité qui lui soit propre ?

BENOÎT MELANÇON
Université de Montréal

N.B. Plusieurs personnes ont collaboré à la documentation de cet article : Bernard Andrès, Magdy Gabriel Badir, Thierry Belleguic, David Blewett, Josiane Boulad-Ayoub, André Bourassa, Glen Campbell, Patrick Coleman, Hannah Fournier, Deborah Gessaman, Marie Laure Girou Swiderski, Bill Kinsley, Ourida Mostefai, David Smith, Isabelle Thellen, Eleanor Ty, David Trott, Michèle Weil, Servanne Woodward. Qu'elles en soient remerciées.